ONZIÈME ANNÉE. — N° 244 1er MARS 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ
des personnalités psychiques

La question de l'identité des personnalités psychiques est assurément une des questions sur lesquelles on discute le plus. Nous l'avons traitée maintes fois ici et, toujours, nous sommes arrivés à cette conclusion, que l'identification des « esprits » était impossible. Un de nos lecteurs que nos raisonnements n'ont pas convaincu nous signale, dans le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*, le texte d'une conférence qui a été faite récemment par un membre de cette société, et il ajoute :

« Les faits qui sont rapportés dans ce travail « sont impressionnants et j'avoue que, pour ma « part, ils m'inclinent à croire que les personnalités « de l'au-delà qui se sont manifestées sont bien « celles qu'elles prétendent avoir été de leur vivant. « Est-ce votre avis ? En tout cas, je serais bien « aise de savoir comment, après de telles preuves, « vous pourriez encore soutenir qu'il est illusoire « de chercher à identifier les « esprits ». »

J'ai lu attentivement le texte dont il s'agit, je l'ai analysé, je l'ai longuement médité, et je suis obligé d'avouer à mon correspondant qu'il n'a point modifié mes idées sur la question.

Je concède que les faits cités sont curieux, et même, selon l'expression de mon correspondant, qu'ils sont impressionnants. Je crois cependant pouvoir établir qu'ils ne sont pas réellement des preuves. Ils ne sont même pas, à mon avis, des semblants de preuves. J'irai volontiers jusqu'à dire que, bien loin de démontrer la possibilité de l'identification des « esprits », ils en démontrent, au contraire, l'impossibilité.

Je développerai mon argumentation dans un prochain numéro. J'espère qu'elle aura quelque intérêt pour nos lecteurs ; mais elle ne l'aura que si chacun a sous les yeux tous les éléments du débat.

Nous reproduisons donc *in extenso* le texte de la conférence, qui, comme on le verra, est d'une lecture fort attrayante et fait grand honneur au talent d'écrivain et à l'impartialité scientifique de son auteur.

GASTON MERY.

MESDAMES, MESSIEURS, (1)

Je ne viens pas vous faire une conférence, je viens vous rapporter des faits.

Aussi mon préambule ne sera-t il pas très long.

On reproche aux phénomènes psychiques l'impossibilité d'en vérifier la cause. Quand on est contraint de reconnaître la réalité du phénomène matériel, on en repousse l'explication sous prétexte qu'elle est extravagante, fantastique, voire un peu ridicule.

Elle ne constitue, affirme-t-on, qu'une hypothèse, et si l'on met ceux qui la combattent en demeure d'expliquer *autrement* le phénomène constaté, ils l'expliquent par d'autres hypothèses que je considère, pour ma part, comme tout aussi extravagantes, tout aussi fantastiques.

Il faudrait pourtant sortir du vague et on ne le peut

(1) Rapport présenté à la *Société d'Etudes Psychiques de Nancy*, dans sa séance du 21 octobre 1906, par M. X..., membre de la Société.

La situation de M. X... ne lui permettant pas de publier son nom, le Comité de la Société se porte garant de sa parfaite honorabilité.

qu'en contrôlant non pas seulement la matérialité du phénomène obtenu, mais sa *réalité psychique*. Sans cela, il est bien évident que nous n'aurons rien prouvé du tout, les faits matériels tels que le mouvement d'une table, les coups frappés dans une cloison, l'écriture mécanique même, pouvant toujours être attribués à des causes non moins matérielles.

Les personnes qui s'occupent de ces sortes de phénomènes peuvent se diviser en trois catégories : celles qui s'en amusent, celles qui croient aveuglément tout ce qui émane des forces plus ou moins conscientes qu'elles ont évoquées, et enfin les sceptiques, qui commenceront par nier les faits dont ils sont témoins, et qui, lorsqu'ils ne pourront plus les nier, prétendront les expliquer beaucoup mieux que ceux qui les ont étudiés et contrôlés pendant des années.

Des premières je n'ai à rien à dire. Les observations psychiques demandent beaucoup de patience, beaucoup d'attention, et ce n'est pas en se livrant à un jeu qu'on peut obtenir des manifestations sérieuses. Du reste, les expérimentateurs de cette catégorie, si par hasard ils en obtenaient, s'empresseraient de les éloigner.

Les convaincus tombent souvent dans un autre écueil. Leur foi dans la réalité du phénomène est telle qu'ils s'abstiennent de tout contrôle. Ils ont fait des théories spiritualistes une sorte de religion, et toute explication qui est censée leur parvenir de l'au-delà acquiert pour eux l'importance d'un dogme révélé. Or, il n'est pas possible de vérifier les choses de l'au-delà et les dogmes ne se contrôlent pas.

Leur ambition est de convaincre les sceptiques qui, eux, prétendent ne rien accepter sans contrôle, même provisoirement, et qui n'attendent pas que le phénomène se soit produit pour se livrer aux investigations les plus puériles. Ils interrompent ainsi très souvent les communications et produisent des courants contraires qui compromettent le résultat de la séance. Alors, on les entend dire, triomphants de cet insuccès : « Que voulez-vous ? Je n'ai pas la foi, et, pour réussir, il faut avoir la foi. »

Je n'ai pas besoin de vous répéter, Mesdames et Messieurs, que c'est là une erreur absolue. Pour obtenir des manifestations psychiques, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir la foi. Il faut simplement disposer d'une quantité de fluide suffisante et avoir la *volonté* de l'utiliser.

Le spiritualisme n'est ni un dogme ni une religion ; c'est une philosophie et une science. Comme toute philosophie, il a le droit d'être étudié avant d'être réfuté ; comme toute science, il doit être expérimenté dans des conditions favorables.

Malheureusement les conditions favorables à la production des phénomènes matériels sont extrêmement difficiles à réunir. Ils nécessitent notamment un développement de fluide très considérable ; ils se prêtent facilement à la supercherie et j'ajouterai qu'ils n'atteignent pas toujours, à moins de résultats tout à fait exceptionnels, le but proposé. Car, enfin, s'ils arrivent à prouver l'existence de forces inconnues, ils ne prouvent pas que ces forces sont intelligentes ni qu'elles émanent de personnalités de l'au-delà, comme la théorie spiritualiste l'affirme.

Combien sont plus probants et plus faciles à contrôler les phénomènes que j'appellerai *intellectuels* ! Combien une conversation avec un de ces êtres invisibles que les spirites appellent des « esprits » est plus intéressante, quand l'esprit se montre lucide et quand il consent à nous prouver son existence en nous révélant quelque détail précis, inconnu des expérimentateurs, et qui cependant se trouve exact !

Mais, allez-vous dire, le groupe dont vous faites partie a-t-il donc obtenu des révélations de ce genre et avez-vous pu les vérifier ? Vous allez en juger vous-mêmes, car c'est justement ce qui fait l'objet de cette causerie.

Oui, dans le groupe auquel j'appartiens, on s'est livré à ce passe-temps assez ordinaire qui consiste à... *interviewer* des êtres invisibles par le moyen de la table et de l'écriture. Et nous avons obtenu des résultats surprenants qui, dix-neuf fois sur vingt, ont été contrôlés. Je vous apporte ici des attestations qui ne laissent place à aucun doute, pour tous ceux qui admettent que les expérimentateurs, dont j'affirme l'honorabilité, sont capables de bonne foi.

Vous allez me demander quelle méthode nous avons employée. C'est la plus simple de toutes. Nous avons fait un choix parmi les personnalités invisibles qui voulaient bien nous répondre. Nous avons écarté toutes celles qui nous paraissaient peu sérieuses, inconscientes ou peu sincères. Et nous avons posé aux autres des questions nettes, pouvant donner lieu à des réponses susceptibles de contrôle.

Nous avons fait avec elles comme nous aurions fait avec des vivants. Nous ne leur avons pas demandé de prédire l'avenir, ce qui doit leur être presque aussi difficile qu'à nous. Nous ne leur avons pas demandé de pronostics sur les courses, ni si l'un de nous gagnerait le gros lot, ni si le ministère tomberait avant la fin de l'année. Mais nous leur avons demandé des détails sur leur passé, sur les faits saillants de leur vie terrestre, les noms des personnes qu'elles avaient connues. Quelques-unes ont hésité à nous donner ces détails ; d'autres n'ont répondu qu'à une

partie de nos questions. Mais il en est un certain nombre qui nous ont donné les renseignements demandés, et je vais vous communiquer leurs réponses. Je vous donnerai ensuite la preuve que ces réponses concordent avec des faits.

Je vais commencer par la plus fantastique de ces communications. Je ne vous cacherai pas qu'elle nous a paru d'abord invraisemblable. C'est un véritable récit de légende.

Nous étions cinq personnes à la table : M. et Mlle G..., appartenant l'un et l'autre à l'enseignement ; Mlle C..., personne absolument sérieuse et respectable ; le médium, très jeune, appartenant à la famille de la maison, et moi. Je connais du reste toutes ces personnes et je puis me porter garant de leur parfaite bonne foi.

Bertolf de Ghistelles

Au bout de quelques instants, la table s'agite, par coups saccadés, se succédant deux par deux, et la force psychique se manifeste. Je demande le nom de l'être invisible qui fait mouvoir la table, en employant l'alphabet convenu. Il répond qu'il s'appelle *Bertolf*. Ce nom bizarre nous intéresse, et voici le dialogue qui s'engage :

Demande. — Bertolf doit être un prénom. Aviez-vous un autre nom ?

Réponse. — Bertolf de Ghistelles.

D. — Etiez-vous Français ?

R. — Flamand.

D. — Voulez-vous nous dire le nom d'une localité que vous ayez habité ?

R. — Dunkerque.

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes dans l'au-delà ?

R. — Oui.

D. — En quelle année êtes-vous décédé ?

R. — En 1081.

D. — Qu'étiez-vous ?

R. — Epoux d'une sainte.

D. — Voulez-vous dire que votre femme est honorée comme une sainte, canonisée ?

R. — Oui.

D. — Dites son nom.

R. — Godeleine de Wierfroy. Puisse-t-elle me pardonner !

D. — Vous lui avez fait du mal ?

R. — Oui.

D. — Vous l'avez tuée, peut-être ?

R. — Je l'ai fait étrangler.

D. — Pourquoi ?

R. — Par jalousie, poussé par mon indigne mère.

D. — L'avez-vous revue ?

R. — Dame Marie l'a cachée sous son manteau.

D. — Avez-vous retrouvé des membres de sa famille ?

R. —Heinfried et dame Ogine, son père et sa mère. Ils m'ont pardonné.

D. — Célèbre-t-on quelque part la fête de votre femme ?

R. — Oui.

D. — A quelle date ?

R. — Le 6 juillet. Son doux nom signifie Amie de Dieu.

(Un assistant fait remarquer que *God*, en flamand, doit signifier Dieu et se demande si *leine* signifie amie.)

La table répond spontanément : « *Lief*, ami. »

D. — Que voulez-vous dire ?

R. — En flamand, *Godlief*.

D. — Etes-vous mort tragiquement ?

R. — Non, dans un monastère. J'y suis resté neuf ans.

D. — Pour faire pénitence ?

R. — Oui, le Saint-Père m'a dit de me repentir.

D. — Qui était pape ?

R. — Urbain.

D. — Qui régnait en France de votre vivant ?

R. — Robert, Henri, Philippe.

D. — Avez-vous eu pour suzerain un comte de Flandre ?

R. — Oui.

D. — Comment s'appelait-il ?

R. — Guiscard.

D. — Etes-vous heureux ?

R. — (Faiblement) : Oui.

D. — Avez-vous souffert ?

R. — Durant de longs siècles.

D. — Quel est le nom du monastère que vous avez habité ?

R. — Vinocq.

D. — Votre femme est-elle née en Flandre ?

R. — Non.

D. — Dans quelle province ?

R. — Le Boulonnais.

Personne de nous n'avait jamais entendu parler de Bertolf ni de Godeleine. Nous consultons des calendriers, nous ne trouvons aucune sainte de ce nom.

Enfin, l'idée me vient d'aller consulter le *Larousse*, non dans l'espoir d'y rencontrer le nom de Bertolf, mais pour m'assurer que les souverains qu'il m'avait indiqués avaient bien réellement régné de son temps, et j'allais arriver au nom de Guiscard quand je tombai sur l'article suivant :

« *Godelive, Godelieve*, ou *Godeleine de Ghistelles* (sainte), née près de Boulogne en 1040, morte à Ghistelles en 1070. Elle épousa Berthold, seigneur de Ghistelles, près Bruges, qui, après lui avoir fait subir d'odieux traitements, la fit étrangler et jeter au fond d'un puits.

« Berthold se fit moine, touché, dit-on, par les guérisons miraculeuses opérées par les eaux de ce puits, autour duquel on bâtit une abbaye de bénédictines qui fut depuis transférée à Bruges.

« Godelive est particulièrement honorée à Bruges le 6 juillet. »

Je ne me dissimule pas l'objection qui va m'être faite. On me dira : l'une des personnes présentes avait déjà lu cette histoire quelque part et s'en est ressouvenue en mettant les mains sur la table. Alors, par des pressions inconscientes, elle a dirigé les mouvements de cette table et répondu sans le savoir à vos questions.

Je pourrais répondre : il faudrait pour cela que cette personne eût été en état de somnambulisme, ce qui n'était le cas d'aucun d'entre nous. Mais je préfère laisser cette objection de côté pour l'instant et je passe à autre chose. La réfutation se fera mieux tout à l'heure, à propos d'autres communications. En voici une seconde :

Garcia Moreno

Le cercle est composé à peu près comme pour la communication qui précède. L'esprit dit se nommer Garcia Moreno et être né à Guyaquil (Amérique du Sud).

Demande. — Quelle était votre profession ?

Réponse. — Président.

D. — Président de quoi ?

R. — République de l'Equateur.

D. — A quel âge êtes-vous mort ?

R. — A 53 ans, le vendredi 6 août 1875. *Dio ni muere!*

D. — Pourquoi ces mots ?

R. — Je suis tombé en les prononçant. Je suis mort en chrétien.

D. — Ayez l'obligeance de traduire, car nous ne connaissons pas l'espagnol.

R. — Ils signifient : Dieu ne meurt pas.

D. — De quel maladie êtes-vous décédé ?

R. — (Par coups violents) : Assassiné par Rayo et ses complices devant le palais du Gouvernement, à Quito.

D. — Quelle arme a-t-on employée pour cela ?

R. — La *machete*.

D. — Qu'est-ce que la *machete?*

R. — Couteau mexicain.

D. — Etes-vous heureux ?

R. — J'ai fait mourir des hommes.

D. — Pour quelle raison ?

R. — Pour réprimer une conspiration.

D. — Le regrettez-vous ?

R. — Oui.

D. — Quel était l'instigateur de la conspiration que vous avez réprimée ?

R. — Le général Maldonado.

D. — Etiez-vous seul quand vous avez été assassiné par ce Rayo ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous autre chose à nous dire qui puisse nous prouver que vous êtes bien Garcia Moreno ?

R. — Si vous voulez, je vais vous narrer un combat.

D. — Volontiers. Seulement ce sera peut-être un peu long avec la table. Voulez-vous écrire cette narration ?

R. — Oui.

D. — En espagnol ?

R. — Non.

D. — Vous savez suffisamment le français ?

R. — J'ai séjourné à Paris.

(On remet un crayon au médium et, par l'écriture mécanique, on obtient le récit suivant :)

« Ce combat naval, dont je fus le héros, est un des plus beaux souvenirs de mon existence. Après un traité signé à l'avantage de mon pays, au retour d'une expédition politique, je fus assailli avec une poignée de compagnons. Le vaisseau étant coulé, nous nous emparâmes d'un vaisseau anglais. Sur le refus du capitaine, nous nous proposâmes de le fusiller et de lui faire un linceul de son drapeau, mais le... ne tarda point à se rendre, et avec... canons, je fis couler le cuirassé la *Guya*. Je m'emparai de Bernadino et de la goëlette... J'étais vainqueur. »

Les mots remplacés par des points sont illisibles dans le texte, mais, en général, l'écriture est nette, ferme, énergiquement tracée.

Nous eûmes la curiosité d'interroger un autre esprit sur ce Moreno, qui se manifestait pour la première fois dans ces séances, et nous nous adressâmes à l'un de ceux qui nous répondent habituellement. Voici ce que cet autre esprit répondit, toujours par le crayon, mais avec une écriture complètement différente :

« J'ai connaissance de ce personnage, d'une valeur intellectuelle incontestable. Grâce à lui, son pays a soutenu vaillamment une coalition terminée par un traité honorable. Extrêmement érudit, il est doué d'une énergie indomptable ; en somme, c'est un homme peu ordinaire, on peut admirer et vanter ses hautes qualités. Mais, par malheur, il joignit à cela la passion de la domination poussée à ses limites

extrêmes et qui dégénérait en cruauté. On lui reproche plusieurs crimes politiques. De plus, il est le champion de l'Eglise et ses idées confessionnelles ont poussé à outrance ses tendances. »

Bref, il résulte de ces communications que Garcia Moreno était un homme de mérite, assez fanatique de son naturel ; qu'il est né à Guyaquil, a été président de la République de l'Equateur et qu'il est mort assassiné le 6 août 1875 à l'âge de cinquante-trois ans par un nommé Rayo, assisté de plusieurs complices, après avoir réprimé d'une façon sanglante une conspiration.

Or, j'ouvre de nouveau le *Larousse* et voici ce que j'y lis :

Moreno (Gabriel-Garcia), président de l'Equateur, assassiné à Quito, en 1875. Proscrit dans sa jeunesse, il alla à *Paris* et à Londres, où il s'instruisit, retourna dans l'Equateur, professa la chimie, épousa la fille du général Florès et devint le chef des conservateurs à Quito. Président de la République, de 1861 à 1865, puis de 1869 à 1875, il briguait une nouvelle présidence lorsqu'il fut assassiné. C'était un administrateur habile qui fit exécuter de grands travaux d'utilité publique et releva les finances. Catholique ardent, il donna à l'Eglise une autorité souveraine et envoya au Pape un million de francs, excita la défiance des Etats voisins, fut battu par Morquera, président de la Nouvelle-Grenade, entra en conflit avec le Pérou, et, ayant à lutter contre plusieurs insurrections libérales, se montra autoritaire, violent et d'une sévérité excessive dans la répression.

On trouvera peut-être que le *Larousse* joue un trop grand rôle dans ces vérifications. On pourra supposer qu'il était familier aux assistants. C'est une erreur : aucun d'eux n'avait jamais ouvert le *Larousse*, moi excepté, et j'ai la certitude de n'y avoir jamais lu ces notices biographiques antérieurement à mes recherches.

Au surplus, on remarquera que les indications données par l'esprit disant être Garcia Moreno sont différentes sur plus d'un point et beaucoup plus complètes. Dans le *Larousse* il n'est question ni de Rayo, ni de la *machete*, nom d'une arme qui nous était inconnue jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, vous allez voir que le *Larousse* n'est pas la seule source où nous ayons puisé pour contrôler les révélations qui se sont produites dans nos séances.

Tout récemment — c'était, je crois, le dimanche 7 octobre — M. Thomas, notre dévoué et si scrupuleux secrétaire, avait eu la curiosité d'assister à l'une de ces manifestations. Celle qui suit a eu lieu en sa présence.

Henry-Charles Montagne

L'esprit, en réponse à nos questions, dit se nommer Henry-Charles Montagne, décédé il y a dix ans, à Nha-Trang (Annam) et avoir habité Paris.

Je résume en ces termes sa communication, afin de ne pas fatiguer l'auditoire par le retour de ces questions, toujours à peu près les mêmes :

— « Je suis, dit cet esprit, inhumé au Père-Lachaise. J'étais commis de résidence au Tonkin. Mon père est très connu dans le monde littéraire. Il s'appelle Edouard Montagne et occupait une fonction importante à la Société des Gens de Lettres. Je professe à son égard un véritable culte. »

On demande à Henry Montagne où l'on pourrait s'adresser pour avoir confirmation de ces renseignements. — Il répond :

— « Informez-vous auprès des collègues de mon père, la plupart assistaient à mes obsèques, qui ont eu lieu le 26 novembre 1896. Je suis décédé le 9 juillet précédent. Vous pouvez vous adresser particulièrement à Daniel Riche. »

Il ajouta encore ces détails :

— « J'avais trente et un ans. Le jour de mon anniversaire, je suis mort tragiquement, blessé mortellement par un tigre, en accomplissant un ordre, en service commandé. »

Tous les noms mentionnés dans cette communication nous étaient inconnus, sauf celui de M. Daniel Riche, et celui de M. Edouard Montagne, que j'étais d'ailleurs seul à connaître de réputation. Mon premier soin fut de chercher dans un dictionnaire le nom de Nha-Trang. C'est en effet le nom d'un lieu situé dans l'Annam, non pas celui d'une localité, mais celui d'une province.

J'écrivis alors à Paris, pour obtenir des renseignements. Je ne m'adressai pas à M. Daniel Riche, dont je ne connaissais pas l'adresse, mais au siège même de la Société des Gens de Lettres. Et voici la réponse que j'ai reçue :

Paris, 15 octobre 1906.

Monsieur et Cher Confrère,

Oui, Henry Montagne était bien le fils de l'ancien délégué de la Société des Gens de Lettres, Edouard Montagne, prédécesseur immédiat de M. de L... Il est mort égorgé par un tigre à Nha-Trang (Annam), le 9 juillet 1896. Son corps a été ramené à Paris le 26 septembre, et a été inhumé le 28 au Père-Lachaise, dans le caveau de famille.

Etc., etc.

Suit la signature, qui est celle d'un sociétaire bien connu.

C'est très bien, va-t-on dire encore, mais ces trois récits mentionnent des incidents sensationnels. La

mort de M. Henry Montagne, notamment, a dû faire un certain bruit, il y a dix ans, et quelqu'un d'entre vous a pu en conserver le souvenir, sans s'en douter, dans un coin de sa mémoire.

Je vous ferai remarquer simplement combien les dates sont précises. Il faudrait que cette mémoire inconsciente fût bien fidèle. Une seule diffère. L'esprit dit 26 novembre, où mon correspondant répond 26 septembre.

En tout cas, si je n'ai cité jusqu'ici que des faits sensationnels, c'est que je les ai groupés à dessein. Je vais en citer d'autres qui le sont moins, puis j'arriverai à ceux qui ne le sont pas du tout.

Henri Thomas

Dans une séance, qui a eu lieu en mai dernier, une personnalité psychique se manifeste à la table par des coups très faibles. Nous engageons la conversation; je transmets ici les questions et les réponses :

D. — Que voulez-vous de nous ?

R. — Causer.

D. — Alors, veuillez nous dire qui vous êtes. Votre nom ?

R. — Henri Thomas.

D. — Vous êtes décédé depuis longtemps?

R. — Deux ans et demi.

D. — Vous étiez âgé?

R. — Vingt ans.

D. — Savez-vous de quelle maladie?

R. — Accident.

D. — Quel est le lieu où vous demeuriez?

R. — Gondrecourt.

D. — C'est à Gondrecourt que vous êtes né?

R. — Non. A Demange-aux-Eaux.

D. — Aviez-vous une profession ?

R. — Oui, instituteur.

La suite de la conversation n'a rien d'intéressant.

J'écrivis à l'instituteur de Gondrecourt, lui demandant s'il avait eu un collègue ou un adjoint du nom d'Henri Thomas, et de quelle façon celui-ci serait mort. Il me répondit d'abord par une lettre très vague qui témoigne de la discrétion de ce fonctionnaire, et de laquelle il résultait qu'il ne voyait pas la nécessité de me renseigner. Je communiquai cette lettre à M. Thomas, l'homonyme du défunt, et qui voulut bien écrire de nouveau, cette fois en qualité de secrétaire de la Société d'études psychiques. Voici la lettre qu'il a reçue et qu'il a bien voulu joindre à ma collection; je passe seulement les préliminaires :

« Thomas Henri est né à Demange-aux-Eaux (Meuse), le 10 février 1883. Entré à l'Ecole normale de Commercy le 1er octobre 1899, il en sortait le 20 juillet 1902 avec le brevet supérieur. Le 1er octobre de cette année, il était placé en qualité d'instituteur stagiaire à Gondrecourt, à 6 kilomètres de sa famille.

C'était un bon maître, doux, un peu timide, consciencieux, et d'une très bonne conduite.

Le jeudi 26 novembre 1903, il se plaçait devant le train, sur la ligne de Bar à Neufchâtel, à 7 heures du soir. Le lendemain, nous apprenions sa mort tragique. Tous ceux qui le connaissaient en ont été profondément étonnés. »

Etc...

L..., directeur d'école, à Gondrecourt.

Ici encore, on peut constater une différence, la seule. A Gondrecourt, on est convaincu qu'il y a eu suicide; l'esprit dit « accident ». A part cela les deux versions sont identiques.

Avant d'aller plus loin, je dois vous citer encore quelques manifestations émouvantes. Après, j'arriverai à des récits plus simples.

Maurice Bouche

Un soir, survient un esprit disant se nommer Maurice Bouche et être malheureux. Il débute par ces mots :

« Enfants, suivez les conseils de vos parents. »

Je dois vous dire qu'il y avait des assistants très jeunes. Il continue à dire d'excellentes choses, en termes mélancoliques. On finit par lui demander à quel endroit, à quelle date et de quelle façon il est mort... Mais avant d'aller plus loin, je demandai si, dans cette réunion, quelqu'un a entendu parler de Maurice Bouche. (*On répond négativement.*) Le fait n'est donc pas aussi connu qu'on pourra me l'objecter plus tard. Quoi qu'il en soit, aucune des personnes présentes à la manifestation ne le connaissait.

Eh bien ! voici la réponse de cet esprit :

« Je suis mort il y a trois ans, à Lille, sur l'échafaud. »

Ne sachant à qui m'adresser pour avoir la confirmation de cette déclaration, je me suis fait mettre en rapport avec un monsieur ayant habité Lille et je l'ai questionné. Il m'a dit que Maurice Bouche était un jeune homme de bonne famille qui s'était perdu par les mauvaises fréquentations. De chute en chute, il finit par se lier avec quelques malandrins. Un jour, il fut arrêté pour complicité dans l'assassinat d'une vieille rentière et fut en effet exécuté à Lille il y a environ trois ans.

Certes, si l'on admet la théorie du souvenir latent, je conviens qu'elle peut s'appliquer surtout à cette dernière manifestation.

Mais on n'a jamais expliqué, à ma connaissance, pourquoi des souvenirs complètement endormis

depuis trois ans, dix ans et même vingt ou trente ans se réveilleraient tout à coup parce qu'on est assis en cercle et qu'on a les mains sur une table. On n'explique pas non plus pourquoi ils affectent le langage d'une personnalité et comment ils nous disent à brûle-pourpoint des choses tout à fait inattendues ; on ne peut pas même constater qu'il ne leur « manque que la parole », selon la vieille locution qu'on applique aux êtres intelligents et muets. La parole, ils l'ont ; il ne leur manque qu'un corps matériel. Si les intelligences qui se manifestent ainsi n'étaient que des souvenirs momentanément effacés, il y aurait là assurément un phénomène mnémotechnique bien étrange, aussi étrange que le spiritisme même.

Le tisserand Viry

Mais cette hypothèse ne me paraît pas tenir devant d'autres révélations que j'ai gardées pour les dernières. Ecoutez cette conversation typtologique avec l'esprit d'un brave garçon qui ne fut ni assassiné, ni exécuté, qui n'a pas d'histoire, et dont, cependant, nous avons retrouvé les traces certaines :

D. — Comment vous appelez-vous ?
R. — Viry.
D. — Quelle était votre profession?
R. — Tisserand.
D. — Quel pays habitez-vous?
R. — Vosges.
D. — Vous étiez ouvrier dans une filature ?
R. — Non, tisserand.
D. — Quelle localité des Vosges avez-vous habitée?
R. — Gerbépal.
D. — C'est là que vous êtes né ?
R. — Gérardmer.
D. — En quelle année êtes-vous mort?
R. — En 1877, le 26 novembre.
D. — Quel âge aviez-vous ?
R. — Vingt ans.
D. — Vous êtes mort des suites d'un accident?
R. — Congestion.
D. — Dans votre lit ?
R. — Non, dehors, à la Grande Source.
D. — Vous étiez malade auparavant ?
R. — Non, ivre.
D. — Vous aviez l'habitude de boire ?
R. — Non.
D. — A quoi peut-on attribuer cette congestion ?
R. — Froid.
D. — Pourquoi venez-vous ici aujourd'hui ?
R. — Pour causer.
D. — Nous connaissez-vous ?
R. — Non.

A la suite de cette séance, il a été adressé à M. le maire de Gerbépal une lettre ainsi conçue :

Monsieur le Maire,

Je vous serais reconnaissant de me dire si un sieur Viry, qui a habité, m'assure-t-on, votre localité et qui est décédé vers l'année 1877, a laissé des parents dans le pays, et si l'on a conservé de lui quelque souvenir.

Pour faciliter vos recherches, j'ajoute que le sieur Viry exerçait la profession de tisserand et devait être âgé de 20 à 25 ans.

Agréez, etc.

Voici la réponse de M. le maire de Gerbépal :

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 15 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne reste dans notre commune aucun parent ou allié du jeune Viry, tisserand, né à Gérardmer, et décédé à Gerbépal le 26 novembre 1877, à 20 ans à peu près.

Sa famille venait de Gérardmer et n'a habité la commune que quelques mois ; une sœur de ce jeune homme a été mariée à un nommé G. H., de Gerbépal, qui habite actuellement à Saint-Dié ; elle est décédée depuis longtemps, et a laissé, je crois, quatre enfants, dont j'ignore le domicile actuel.

Ce jeune homme a été trouvé mort dans la neige.

Veuillez agréer, etc.

E. C..., maire de Gerbépal.

La plupart des personnes présentes à la séance n'existaient pas en 1877 ; il leur aurait donc été difficile de lire les journaux, à supposer que les journaux de Nancy, qui avaient peu de correspondants à cette époque, eussent mentionné la mort subite d'un pauvre montagnard des Vosges.

Cependant, comme nombre de gens admettront toujours les hasards et les coïncidences les plus extraordinaires plutôt que l'explication spiritualiste, je veux bien admettre qu'un vieux numéro de journal, datant du mois de novembre 1877, soit tombé, après trente ans, entre les mains du médium, qu'il l'ait lu consciencieusement, et que les faits et les dates se soient rangés soigneusement dans sa mémoire pour surgir au moment opportun.

Mais alors, comment expliqueront-ils la manifestation suivante, qui a mis notre groupe en rapport avec l'esprit d'une vieille dame, des plus modestes et des plus obscures, morte tranquillement dans son lit, au fond d'un village des Ardennes que nous ne connaissions pas même de nom ? Voici le résumé de deux entretiens que nous avons eus avec cet esprit, dont le langage dénote une nature très intelligente et très élevée de sentiments :

Madame Duchêne

Première séance (7 juin).

L'esprit déclare se nommer Mme Duchêne, institutrice en retraite, morte à 78 ans, à Vendresse (Ardennes). On peut, dit-il, écrire au maire de Vendresse, qui confirmera ces détails.

Deuxième séance (12 juin)

Demande. — Qui êtes-vous ?
Réponse. — Madame Duchêne.
D. — Où avez-vous été institutrice ?
R. — Dans la Marne.
D. — Quelle commune ?
R. — Inutile.
D. — Pourquoi ne pas répondre à cette question ?
R. — Je vous ai dit l'essentiel.
D. — Vous avez dit que vous étiez morte à Vendresse (Ardennes), à l'âge de 78 ans.
R. — Cela suffit.
D, — Il y a combien de temps ?
R. — Deux ans et demi.
D. — De quelle maladie ?
R. — Usée.
D. — Vous nous avez autorisés à écrire au maire.
R. — Même je le désire.
D. — Pourquoi le désirez vous ?
R. — Pour prouver l'exactitude de ce que je vous ai dit.
D. — Ne pourriez-vous pas nous donner aussi d'autres preuves ?
R. — Je dois observer certaines limites.
D. — Par qui sont-elles tracées, ces limites ?
R. — Esprits supérieurs.
D. — Au pluriel, ou au singulier ?
R. — Au pluriel.
D. — De votre vivant, croyiez-vous à l'immortalité des esprits !
R. — Non.
D. — Et maintenant ?
R. — Je suis bien forcée d'y croire.
D. — Vous avez été sans doute étonnée en vous retrouvant dans l'au-delà?
R. — Oui.
D. — Qu'avez-vous éprouvé après votre mort?
R. — D'abord, je me suis sentie comme étourdie.
D. — Combien de temps cet étourdissement a-t-il duré ?
R. — Quelques semaines.
D. — Quand vous avez pris connaissance de votre situation, qu'avez-vous ressenti?
R. — Une sensation de délivrance.
D. — Vous êtes heureuse ?
R. — Oui.
D. — Avez-vous retrouvé ceux que vous aviez perdus ?
R. — Oui.
D. — Tous?
R. — Oui.

A la suite de cette communication, je m'empressai d'écrire à M. le maire de Vendresse ; il me répondit ce qui suit :

Vendresse, 16 juin 1906.

Monsieur,

En réponse à votre demande, j'ai l'honneur de vous informer que Madame veuve Duchêne, née Bretagne, est décédée, à Vendresse, le 7 septembre 1903, et qu'elle a légué toute sa fortune à M. L. ., ancien instituteur.

Veuillez agréer, etc.

Le Maire,
BONNIN.

Vous voyez, par le texte de cette réponse, que M. le Maire ne se doutait guère du motif qui m'avait porté à lui écrire. Il m'a pris sans doute pour un candidat à la succession de Mme Duchêne !...

Quoi qu'il en soit, voilà qui est formel, et, ici, je ne vois plus d'autre explication possible à cette révélation, si nettement confirmée, que l'explication spiritualiste.

Je ferai remarquer en passant que les esprits élevés sont les plus avares de détails en ce qui les concerne personnellement. Je veux dire surtout en ce qui concerne leur vie terrestre. On dirait qu'ils éprouvent un scrupule à trop faciliter nos recherches. Je me borne à faire cette constatation sans examiner la cause de ce scrupule ; cela m'entraînerait trop loin. Vous voyez, d'ailleurs, que les indications que Mme Duchêne a consenti à nous donner ont été suffisantes pour permettre de contrôler son identité.

Louis Naude

J'en suis, je crois, Messieurs, à la septième manifestation contrôlée. Ne voulant pas abuser de votre attention, je serai plus bref sur celles dont le résumé va suivre. Elles sont pourtant tout aussi intéressantes par leurs résultats. La huitième a été très courte. Je transcris :

D. — Qui êtes-vous?
R. — Louis Naude.
D. — Quelle est votre profession ?
R. — Facteur.
D. — Dans quelle localité ?
R. — Lardoize.
D. — Quel département ?

La réponse, ici, est un peu confuse. On distingue les lettres ***a r d***. Si bien que les uns croient que l'es-

prit a voulu dire *Ardèche* et les autres *Gard*. Mais, comme on attendait un autre esprit, on passe rapidement sur ce détail et on demande à Louis Naude où il est mort. Il répond :

R. — Dans le Rhône. Mon corps a été retrouvé à Arles.

D. — Il y a longtemps ?

R. — Trois ans.

Je suis resté quelque temps sans chercher à contrôler cette communication qui avait paru peu remarquable. En consultant le *Dictionnaire des communes*, j'ai trouvé dans l'Ardèche une localité du nom d'Ardoix et dans le Gard un hameau du nom de Lardoize, rattaché à la commune de Laudun. Je me suis décidé à écrire dans les deux. Le maire d'Ardoix n'avait jamais entendu parler d'un facteur appelé Louis Naude ; mais voici la réponse du maire de Laudun qui est également maire de Lardoize :

Laudun, le 6 septembre 1906.

Monsieur,

Répondant à votre honorée en date du 27 août écoulé, concernant le sieur Louis Naude, ancien facteur au P.-L.-M., j'ai l'honneur de vous faire connaître que depuis le départ de cet employé, qui remonte en mars 1903, je n'ai eu aucun renseignement précis sur son compte.

Mme Louis Naude a, depuis lors, quitté la localité ; néanmoins, j'ai pu me procurer son adresse actuelle et me fais un devoir de vous la transmettre ci-après, etc...

Pour le maire empêché, le secrétaire,
SOGNIER.

Je n'ai pas cru devoir écrire à Mme Naude, ne voulant pas pousser ces recherches jusqu'à l'indiscrétion ; pour la même raison, je passe son adresse sous silence. Il suffit de savoir que Louis Naude a réellement existé, qu'il a été facteur et qu'il a habité une localité nommée Lardoize. C'est ce qu'avait dit la personnalité errante et invisible qui s'était manifestée à nous ; c'est ce que M. le maire de Laudun a confirmé.

Jean de Boutary

Voici une neuvième communication très curieuse.

L'esprit dit se nommer Jean de Boutary et avoir vécu sous la Régence. Son langage est celui d'un jeune seigneur, un peu dissipé, de caractère léger et passablement sceptique.

On lui demande quelle était son occupation principale. Il répond.

— Je fréquentais la haute société.

— Qui fréquentiez-vous ? Voulez-vous avoir l'obligeance de citer un nom ?

— Le cardinal Dubois.

— Et le peuple, le fréquentiez-vous ?

— Je ne connaissais du peuple que les jolies filles.

On demande à Jean de Boutary où il est né. Il dit que c'est à Montauban et qu'il partageait son existence entre cette ville et Paris.

— Avez-vous des descendants ? questionne-t-on. Il répond affirmativement.

— Mais, dit-il, ils ne portent pas tout à fait mon nom. Ils s'appellent Dubois de Boutary.

— Et où demeurent-ils ?

— A Montech (Tarn-et-Garonne).

Aucun membre du groupe n'avait entendu parler de Montech. On consulte un ouvrage et l'on constate que cette localité existe, qu'elle est bien située dans le département de Tarn-et-Garonne. J'écris à M. le maire de Montech, et quelques jours après je reçois la réponse suivante, portant l'en-tête de la mairie :

Monsieur,

Il existe à Montech deux familles du nom de Boutary, l'une de Lafon-Boutary et l'autre Dubois de Boutary.

Je crois bien que la famille de Lafon-Boutary est sortie de Montauban, mais celle de M. Dubois de Boutary doit être, si je ne me trompe, originaire de Montech.

Ces deux familles ont des représentants dans la commune et vous pouvez vous y adresser.

Recevez, etc.

P. le Maire,
Signature illisible.

Je n'ai pas jugé nécessaire d'importuner ces deux familles ; cette lettre confirme suffisamment les indications de Jean de Boutary. Voilà encore une communication qui ne peut guère s'expliquer par la mnémotechnie, ni par le souvenir latent.

Mais la plus extraordinaire n'est pas celle-là. Elle émane d'un esprit nommé Simonne. Il faut que je vous fasse faire connaissance avec Simonne.

Simonne de Lewitz

La personnalité qui prend ce nom dit être celle d'une jeune fille morte à l'âge de quinze ans, il y a une centaine d'années.

Elle est spirituelle, bavarde, curieuse à l'excès, et l'usage de la langue verte lui paraît familier. Elle dit appartenir à une famille de Lewitz, qui a émigré pendant la Révolution, et avoir été élevée chez une tante, à Bruxelles. Elle avoue, du reste, avoir été très mal élevée, en la compagnie de domestiques, qui lui apprenaient à jurer. Celui qu'elle préférait s'appelait Pierre, le jardinier, qu'elle a retrouvé dans l'au-delà.

Simonne n'a jamais pu ou voulu donner de renseignements pouvant servir à établir son identité ; un de ses défauts est d'être volontaire et de troubler les séances par des plaisanteries souvent inconvenantes.

Voici les deux séances les plus intéressantes qu'elle nous ait données.

Séance du 15 juin

D. — Puisque vous ne voulez rien nous dire sur vous aujourd'hui, parlez-nous de Pierre. Quel était son nom de famille ?

R. — Batoix.

D. — Avait-il des enfants ?

R. — Oui, cinq.

D. — Comment s'appelaient-ils ?

(Simonne cite plusieurs prénoms, parmi lesquels celui de *Jean*.)

D. — Jean a-t-il aussi laissé des enfants ?

R. — Je crois que oui. Je vous répondrai là-dessus demain.

D. — Pourquoi pas aujourd'hui ?

R. — C'est mon affaire.

Séance suivante

D. — Vous pouvez-nous dire si Jean, le fils de Pierre Batoix, a laissé des enfants ?

R. — Oui.

D. — A-t-il actuellement des descendants ?

R. — Je vous crois !

D. — Alors, il y a encore des Batoix ?

R. — Non Ils s'appellent Louvet. La mère a épousé un Louvet.

D. — M'autorisez-vous à écrire à ce Louvet, pour savoir si vous ne me trompez pas ?

R. — Il ne vous répondra pas.

D. — Pourquoi ?

R. — Il est mort.

D. — Je me doutais bien que vous vous moquiez de nous.

R. — Mais pas du tout ! Sa femme existe encore.

D. — Et elle s'appelle Mme Louvet ?

R. — Sans doute. Comment voulez-vous qu'elle s'appelle !

D. — A-t-elle des enfants ?

R. — Oui.

D. — Combien ?

R. — Douze.

D. — Simonne, je crois de plus en plus que vous vous moquez de nous.

R. — Si vous ne me croyez pas, écrivez au maire.

D. — Alors, dites-moi le nom de la commune.

R. — Acquin.

D. — Je ne connais pas de localité de ce nom.

R. — Ecrivez toujours.

D. — En ce cas, dites-moi aussi le nom du bureau de poste.

R. — Lumbres.

D. — Ce sont des noms fantastiques que vous nous dites là. Si j'écris au maire d'Acquin, par Lumbres, vous croyez que j'aurai une réponse ?

R. — Je n'en sais rien, moi ; je ne suis pas son secrétaire. Mais écrivez tout de même.

(Le lendemain, je consulte un *Dictionnaire des communes*, et je trouve, très surpris, le nom de Acquin, commune dépendant du bureau de poste de Lumbres (Pas-de-Calais). J'écris au maire d'Acquin. La réponse, la voici :

Acquin, le 28 juin 1836.

Monsieur,

La veuve Louvet habite toujours la commune d'Acquin. Plusieurs de ses nombreux enfants sont placés, mais elle en a encore huit, tous jeunes, à sa charge. Elle est bien digne d'intérêt, étant donné surtout que sa santé est fort précaire.

Veuillez agréer, etc.

MASSON, maire.

Après cela, la théorie du souvenir latent est, semble-t-il, bien malade, et je pourrais interrompre ici mes citations. Mais pendant que je vous entretiens de Simonne, permettez-moi de citer encore ce qui suit.

Elisabeth de Lewitz

Simonne a parlé de nous, paraît-il, à tous les membres de sa famille qui l'ont rejointe ou qu'elle a retrouvés dans l'au-delà. Elle possède notamment une sœur qui se nomme Elisabeth de Lewitz, et qui a vécu beaucoup plus longtemps que notre petite amie. Elle a brillé, nous a-t-elle dit, au temps de Louis-Philippe, et cette noble dame, poussée par la curiosité, n'a pas daigné d'assister à l'une de nos séances. Ces communications entre les esprits et les vivants lui semblaient extraordinaires autant qu'à nous. Elle nous a adressé plusieurs questions et a répondu aux nôtres. En échange de cette interview, nous l'avons priée de nous dire s'il existait encore des descendants de sa famille, chose sur laquelle Simonne, plus insouciante, n'avait pu nous renseigner.

Elisabeth de Lewitz a hésité un peu, puis a répondu affirmativement. Mais elle a ajouté :

— Je ne sais pas si je dois vous dire leur nom.

— Pourquoi ?

— Ils ne sont pas nobles.

— Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu. Nous ne le sommes pas non plus. Dites-nous donc ce nom.

La table resta un moment un pied en l'air, puis elle frappa les lettres suivantes :

— *Affra.*

— Et où demeure cette famille Affra ? demandai-je.

— A Perpignan, répondit l'esprit.

— Quelle rue ? Quel numéro ?
— Rue Neuve, numéro 8.

Nous ne savions pas du tout s'il existait une rue Neuve à Perpignan, et le nom de *Affra* nous paraissait bien fantaisiste. Par acquit de conscience, j'écrivis toutefois à la mairie de Perpignan, afin de savoir si une famille Affra avait logé à cette adresse. Je vais donner lecture de la réponse, portant l'en-tête du secrétariat de la mairie de la ville.

Perpignan, le 30 août 1906.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer, en réponse à votre lettre du 27 courant, qu'il existe à Perpignan une famille du nom de Affre, et non Affra.

M. Affre est notaire à Perpignan, rue Neuve, 8.

Veuillez agréer, etc.

Pour le maire, le conseiller municipal délégué.
(Signature illisible.)

Vous le voyez, il n'y avait qu'une erreur d'une lettre, et cette erreur s'explique facilement. Dans l'alphabet typtologique, la lettre *a* s'exprime par un seul coup, comme le mot *oui*. Souvent, après l'énoncé d'une lettre, nous demandions : « Est-ce bien cela ? » Et la table répondait : « Oui. » Il est probable qu'après la lettre *r*, dans le nom de Affre, nous avons posé cette question. La table ayant répondu « oui », nous avons probablement pris ce *oui* pour un *a*. De là cette erreur, absolument insignifiante, car Affra ou Affre, cela se ressemble beaucoup, surtout à deux pas de la frontière espagnole.

⁂

Voici donc onze communications psychiques confirmées par des preuves. J'en aurais beaucoup d'autres à raconter. Il en est parmi ces dernières qui viennent de personnalités absolument remarquables et qui contiennent des renseignements précieux sur l'au-delà, sur la vie psychique, sur le rôle des fluides, etc. Ces renseignements sont d'autant plus intéressants pour nous que nous croyons connaître ceux qui nous les ont fournis. Mais cela sortirait de mon cadre, je m'en tiendrai là pour l'instant, en vous laissant le soin de conclure.

Pour moi je me bornerai à dire ceci : si l'on peut me fournir, pour expliquer ces phénomènes, une version plus acceptable que la version spiritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections, je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses, et entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent.

X.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La patronne de Mme de X...*

Une femme, d'ailleurs des plus spirituelles de Paris, et dont le salon est un des rares où l'on cause à égale distance de la niaiserie et du pédantisme, a pris en horreur son nom d'Eudoxie. Et d'abord, qu'elle s'appelle Eudoxie, c'est un grand secret ; elle a caché son nom d'impératrice byzantine sous un autre plus moderne et plus pimpant. Si on lui envoyait des fleurs le jour de la sainte Eudoxie, elle en serait très irritée.

Mais je gagerais qu'elle ignore la légende charmante de sa patronne, et j'ai envie de la lui conter.

Eudoxie de Samarie, qui charmait tous les cœurs à Héliopolis, vers le commencement du IIe siècle, est une de ces pécheresses repenties qu'il semble que le parfum de Madeleine ait attirées sur les pas du Christ, si nombreuses, et dont on nous a d'ailleurs si souvent parlé, que M. Pierre Louys se croyait obligé de déclarer tout de suite en tête de son *Aphrodite* : « Mon héroïne est une courtisane antique ; mais que « le lecteur se rassure : elle ne se convertira pas. » Eudoxie était très belle et très spirituelle ; « ses yeux portaient le poison dans tous les cœurs », dit le vieil hagiographe. Elle avait amassé d'immenses richesses, et nulle n'étala plus de faste dans la brillante cité du Soleil.

Un soir, son caprice l'avait conduite aux faubourgs, chez un philosophe et grammate qui l'avait charmée par la subtilité de son esprit, malgré sa barbe grise et le peu de soin qu'il prenait de sa personne. Elle se promenait dans le petit jardin du philosophe, quand elle entendit un bruit de voix venant du jardin voisin.

C'étaient des chrétiens qui occupaient la maison contiguë à celle de Naucratès. Quelqu'un, sans doute un de ces apôtres errants qui avaient reçu la bonne nouvelle de la bouche de Paul ou de Pierre, parlait avec une éloquence enflammée de la vie future, des béatitudes et des tourments de l'éternité. De l'autre côté du mur, Eudoxie, cachée dans un buisson de lauriers-roses, écoutait d'abord avec une curiosité amusée, puis avec un intérêt passionné.

La nuit suivante, elle fit un rêve singulier.

Il lui semblait marcher sur un chemin baigné d'une lumière éclatante et douce. Des hommes et des femmes vêtus de blanc la rejoignaient et la dépassaient, marchant d'un pas si léger qu'ils semblaient glisser dans l'air. En passant, ils adressaient à Eudoxie un brillant sourire et un signe de tête, avec un air si plein de bonté que la jeune femme se sentait tout émue de

tendresse pour eux ; mais elle essayait vainement de les aborder, leur marche était trop rapide.

Cependant, la lumière devenait plus éclatante ; une odeur suave flottait dans l'air, pénétrant Eudoxie d'un ineffable bien-être. Et, tout à coup, la forme lointaine d'une cité lui apparut. Les murs en étincelaient comme de l'or incrusté de gemmes, mais cet éclat, loin de blesser les yeux, les caressait avec une étrange douceur. Et, dans ce rayonnement merveilleux, la Cité tout entière vibrait comme une lyre, exhalait une divine harmonie, telle que l'oreille de l'homme n'a jamais entendu rien de pareil.

C'était vers cette cité que se dirigeaient les hommes et les femmes vêtus de blanc, et Eudoxie essayait vainement de les suivre ; elle se sentait repoussée comme par une invincible main. Une angoisse religieuse la saisit tout à coup ; ses genoux se dérobèrent sous elle... Le chant singulier de la cité s'était tu ; un homme parut sur la muraille d'or. Il semblait vêtu d'une tunique blanche ; ses traits, d'une beauté divine, avaient une merveilleuse expression de douceur. Il fit un geste de bénédiction vers la jeune femme, et tout disparut.

Eudoxie se trouva plongée dans une ombre épaisse. Elle marchait à tâtons dans des chemins glissants, pleins d'herbes embarassées. Des ailes d'oiseaux nocturnes frôlaient ses cheveux ; elle sentait des bêtes visqueuses se tordre sous ses pieds. Un affreux sentiment d'inquiétude, d'impuissance, d'abandon la glaçait. Elle croyait entendre autour d'elle des chuchotements ironiques et voir de colossales formes noires se détacher de l'ombre pour la suivre.

Tout à coup une cité de flammes surgit dans la nuit. D'énormes langues de feu léchaient ses noires murailles. Un horrible concert d'imprécations, d'appels désespérés, de cris d'agonie déchira les oreilles de la jeune femme. Et, sur la muraille embrasée, une forme monstrueuse apparut, qui fit un signe d'appel vers Eudoxie... Jetant un cri d'horreur, elle se réveilla.

Peu de jours après, le bruit se répandait dans Héliopolis, que la belle Eudoxie, après avoir fait distribuer d'immenses sommes d'argent aux pauvres, avait disparu.

La disparition du bœuf divin Mneveh ou celle du Sphinx, dont Strabon venait d'interroger les ruines, eût à peine causé plus d'émotion dans Héliopolis que celle d'Eudoxie.

Un de ses adorateurs de la veille parvint à découvrir qu'elle vivait cachée dans une maison de retraite de ces chrétiens si méprisés. C'était un soldat vigoureux et hardi. Vêtu d'une robe de moine, il pénétra dans le couvent, reconnut, tout émacié et grave, le beau visage d'Eudoxie, et, la saisissant dans ses bras, il l'enlevait et l'emportait vers son char, malgré les cris impuissants de ses compagnes, lorsque tout à coup ce guerrier robuste chancela sous la faible main qui le repoussait et tomba mort.

Eudoxie voulut passer la nuit en prières près du cadavre de son ancien compagnon de fête. Vers l'aube, le cadavre se ranima. Le soldat se releva sur sa couche, et, sans plus parler qu'Alceste lorsqu'elle revient du Tartare, il baisa le voile de la pénitente toujours agenouillée et partit pour confesser la foi chrétienne devant les bourreaux de Troyan.

Dans la même persécution, Eudoxie, préparée à la pourpre du martyre par l'évêque Théodote, fut frappée du glaive par ordre du préfet Vincent.

George Malet.

CEUX QUI CROIENT AU MERVEILLEUX

Chez M. Maurice Donnay

» Pour moi, m'a dit M. Maurice Donnay, il n'y a pas de « merveilleux ».

Malgré cette déclaration, je n'hésite pas à classer le nouvel académicien parmi « ceux qui croient au merveilleux ». Et, en agissant ainsi, je suis certain de ne pas être accusé de perfidie par M. Maurice Donnay, ni de mauvaise foi par les lecteurs de l'*Echo*.

En effet, l'auteur du *Retour de Jérusalem*, si je l'ai bien compris — et il a été si clair, si lucide! — ne croit pas au surnaturel, mais il croit à l'inexpliqué. Il n'est pas de ceux qui nient les phénomènes merveilleux, mais il est de ceux qui croient qu'on les expliquera un jour, naturellement.

C'est avec une grande amabilité, une bonne grâce charmante et une simplicité qui est l'apanage des hommes d'esprit, que le nouvel Immortel m'a fait accueil dans un petit salon aux murs garnis de vieilles estampes, aux meubles ornés de bibelots, aux vases remplis de fleurs.

Que de fleurs!

On m'avait dit que M. Donnay aimait beaucoup la campagne. Je n'en saurais douter après avoir vu tant de fleurs dans le salon où il m'a reçu, et contemplé, à travers une baie vitrée, les plantes vertes, les vases débordant de fleurs de toutes sortes et de toutes couleurs qui transforment son grand salon en une serre véritable.

M. Donnay, quand il est à Paris, entend s'en aper-

cevoir le moins possible, et c'est pourquoi il installe chez lui un jardin embaumé.

» Je dois vous déclarer tout de suite, me dit-il en m'invitant à m'asseoir, que, pour moi, le merveilleux n'existe pas.

» Surtout, ne faites aucune confusion; je ne nie rien ; j'exprime une opinion. Je me trompe peut-être. Cela, d'ailleurs, ne serait pas très étonnant, car, je vous l'avoue très franchement : jamais je n'ai appliqué mon esprit à une étude approfondie des phénomènes... je ne dirai pas merveilleux, non... mettons, je le préfère, extraordinaires, ou, mieux encore, inexpliqués, qui captivent, je le sais, de nombreuses personnes.

» Je n'ignore pas, cependant, qu'il est des choses qui revêtent un caractère singulier, étrange, troublant... devant lesquelles on reste étonné, confondu, rêveur... qui font naître dans l'âme un sentiment intraduisible...»

M. Donnay avait prononcé ces derniers mots lentement. Ses yeux, tout à l'heure pétillants, s'étaient assombris et fixaient les fleurs d'or du moelleux tapis rouge.

Un instant de silence régna, rythmé par le tic-tac monotone de l'horloge.

Je respectai le recueillement de mon interlocuteur et, au fond de moi-même, je me félicitais du regard scrutateur dont il devait fouiller son âme, car je pressentais qu'il y cherchait — et qu'il y découvrirait — une de ces choses étranges devant lesquelles il était resté rêveur. Et je ne doutais pas que l'écrivain subtil, se donnant lui-même un démenti, traduirait comme en se jouant le sentiment « intraduisible » qui, à ce moment-là, avait envahi son âme.

Je ne me trompais pas. En effet :

» Tenez, me dit en se levant M. Maurice Donnay, hier, en lisant la lettre par laquelle vous me demandiez un rendez-vous, eh bien, ma pensée se reporta subitement à mon enfance. Un des faits que vous appelez « merveilleux » me revint à l'esprit.

» J'avais sept ans lorsque m'advint cette étrange aventure. Je venais de m'éveiller et — j'insiste sur ce point — mes yeux étaient tout grands ouverts. Je ne pensais à rien, sinon à l'obligation de m'arracher à la molle tiédeur de ma couche, lorsque, tout à coup, j'aperçus au pied de mon lit, non vaguement, mais se détachant bien dans la douce clarté de ma chambre, un bel ange qui me souriait. J'étais à peine revenu de mon étonnement et de mon ravissement que le bel ange s'enlevait de terre... et disparaissait.

» Quand je racontai ce que j'avais vu, certains sourirent...

» Et, cependant, je l'avais bien vu, l'ange adorable... Je n'avais pas rêvé tout éveillé, j'en étais sûr ! On aurait pu — si cela avait encore été de cette époque — me déférer à un tribunal, me torturer, pour me faire dire que je n'avais rien vu. On pourrait le faire de même aujourd'hui. J'aurais répondu et je répondrais encore aux tortionnaires : « J'ai vu, je l'affirme ! »

» Ah ! certes oui, j'ai vu un ange ce matin-là.

» Mais qu'il s'agisse d'un phénomène « merveilleux », je ne le crois pas. Non, en vérité, je ne peux pas le croire. »

Et M. Maurice Donnay arpente à grands pas le salon.

» Pour moi, dit-il en s'animant, cette vision s'explique assez naturellement.

» A sept ans j'étais pieux, très pieux. Je suis d'une nature sensible, impressionnable. Mon esprit, déjà très éveillé, s'assimilait parfaitement les leçons religieuses qui m'étaient données. Mon imagination était très développée. C'est ainsi que je me représentais chacun des personnages dont j'entendais parler. Pour moi le bon Dieu était personnifié par un vieillard à l'air très doux, aux yeux très bons, à la barbe très blanche et très longue. Je le voyais assis sur un trône magnifique. Et comme je m'imaginais bien les anges, la légion innombrable des anges à l'adorable figure virginale, aux grands yeux bleus, aux longs cheveux blonds et soyeux et surtout, ah ! surtout, comme je voyais leur grandes, leurs gigantesques ailes toutes blanches, d'une blancheur éclatante, immaculée !...

» Alors, maintenant que mon imagination est, sur ce point, un peu contrariée par ma raison, comment voulez-vous que je n'aperçoive pas dans l'apparition dont je vous parlais tout à l'heure, une réminiscence des tableaux qu'évoquait en moi l'instruction religieuse ?

» Certes, j'ai vu, bien vu, au pied de mon lit d'enfant, un ange qui, après m'avoir souri, a pris doucement son vol... Mais je crois que cette vision était l'effet d'une surexcitation nerveuse... Je crois que *j'ai cru* voir... J'étais croyant, je n'avais pas encore les idées positives que — malheureusement — j'ai aujourd'hui... »

Sur ces mots, M. Maurice Donnay s'arrêta au milieu du salon. Il resta un instant silencieux, pensif, semblant oublier ma présence.

Mais sa méditation fut de courte durée, et bientôt il me regarda, et ses yeux redevenus vifs semblaient me demander si je n'avais pas une question à lui poser.

Je déférai avec empressement à ce désir :

— Serait-il indiscret de vous demander, mon cher Maître, si quelques-uns des rêves que vous avez faits ont été confirmés par la réalité ?

Tout de suite, sans hésiter, M. Donnay me répondit:

— Des rêves ! Je le crois bien ! Je vais vous conter les deux derniers.

» En septembre de l'année passée, je rêvai une nuit qu'Emile Goudeau, que j'avais connu au *Chat Noir*, était mort : il mourait deux jours après.

— Ah ! voilà une sorte de phénomène que beaucoup de personnes ont pu constater. Avouez, mon cher Maître, qu'il est moins facile à expliquer que l'apparition de l'ange.

— Mais pourquoi ? répliqua M. Donnay, d'un air étonné. Je l'explique très bien, au contraire ; je lui trouve une explication qui — peut-être inexacte — me semble, du moins, très plausible. »

Et comme le désappointement que j'éprouvais se lisait, sans doute, sur mon visage :

» Remarquez, me dit mon interlocuteur, que j'exprime tout simplement mon opinion. Je la crois bonne. Mais je respecte d'autant plus celle des autres, qu'en somme, je ne peux pas démontrer que j'ai raison...

» Voici donc comment je m'explique ce rêve :

» A l'époque où je le fis, on parlait beaucoup de ma candidature à l'Académie. L'Institut, le *Chat Noir*, Maurice Donnay, ces mots revenaient souvent dans les conversations que j'entendais, dans les articles que je lisais. J'étais un peu fiévreux... D'autre part, en ce même temps, j'appris que Goudeau était assez gravement malade. Le *Chat Noir*, Goudeau... l'Institut ; mon cerveau était, pour ainsi dire, accaparé en partie par ces trois noms. Je pense que c'est à cette circonstance que je dois d'avoir eu ce rêve prophétique.

» Et puis, voyons, combien de fois rêve-t-on à la mort d'une personne qui vit encore durant de longues années ?

» En vérité, je crois qu'on pourrait établir un calcul de probabilités pour ce genre de phénomènes et dire, par exemple : étant donné mille rêves, deux, trois, cinq, dix — plus peut-être, ou moins — se réalisent.

» C'est là, à mon avis, une simple coïncidence. On remarque le rêve qui est suivi de réalisation, tandis qu'on ne prête aucune attention aux autres, voilà tout.

» En revanche, poursuivit M. Donnay, le second fait dont je veux vous entretenir me semble beaucoup moins explicable.

» Quelques jours après la mort de Goudeau, alors qu'étant encore couché je me trouvais dans cet état de somnolence qui précède le réveil, j'aperçus, s'approchant de mon lit, Rodolphe Salis lui-même. Il était vêtu d'une longue redingote noire et je fus très frappé de l'extrême maigreur de son visage. J'avais connu Salis assez gras ; or, je venais de le voir hâve, presque décharné.

» Vivement impressionné sur le moment, j'oubliai bientôt ce rêve.

» Eh bien !... Mais attendez... »

Sur ce, me quittant brusquement, M. Maurice Donnay ouvrit une porte et disparut. J'étais à peine revenu de l'étonnement dans lequel m'avait plongé ce départ subit, que M. Donnay réintégrait le salon et, plaçant sous mes yeux une grande photographie :

» Voilà, exactement, me dit-il, le Salis qui m'est apparu il y a quelques semaines !... Jamais je ne l'avais vu ainsi. C'est sa dernière photographie ; Mme Salis me l'a fait parvenir hier. Elle a pensé, avec raison, qu'au moment de mon entrée à l'Académie française, ce présent évocateur de ma jeunesse me serait précieux.

» Voilà, n'est-il pas vrai, une manifestation bien singulière, bien troublante et bien peu explicable...

» D'ailleurs, combien d'étrangetés dans la vie !

» Voilà, par exemple, un individu qui, lorsque tout est joie autour de lui, se trouve en proie à une sombre tristesse. Il n'a aucun motif pour n'être pas aussi joyeux que les personnes qui l'entourent. Il voudrait se débarrasser de la mélancolie stupide qui l'assaille. C'est en vain. Un jour, deux jours, trois jours après, il apprend que le jour même, à l'heure exacte où la tristesse hantait son cerveau, un parent ou un ami cher est mort.

» Si chacun s'observait, il pourrait noter, dans le cours de sa vie, plusieurs pressentiments ainsi réalisés.

» Il est vrai que pour cela encore, on peut appliquer le calcul de probabilités. Comme il est des rêves qui ne se réalisent pas, il est des pressentiments qui trompent. Mais enfin tout cela est fort curieux...

» Oui, c'est très curieux, continue M. Donnay. Et ne voyons-nous pas une foule de choses non moins singulières : communications échangées à distance par deux personnes amies ; pensées écloses au même instant, en deux cerveaux séparés par une distance parfois énorme ; mots identiques montant, dans le même temps, aux lèvres de deux personnes.

» Quelle explication satisfaisante peut-on donner de ces phénomènes ? »

M. Maurice Donnay se tait, se recueille, et avec calme reprend :

» Aucune, vraiment. On ne peut rien affirmer ; on peut seulement supposer.

» Eh bien, je suppose que ces phénomènes, qui paraissent si étranges aujourd'hui, ne le seront plus demain. La science, à mon avis, expliquera le mécanisme, encore inconnu, de ces bizarreries. Bien des choses paraissaient fantastiques hier qui, aujourd'hui, sont entrées dans le domaine scientifique.

» Et pourquoi, par exemple, ne pourrait-on pas supposer qu'il se dégage de l'être humain un fluide ayant la propriété de se déplacer à travers l'atmosphère... Pourquoi serait-il téméraire de dire qu'en un jour peut-être proche, un savant découvrira suivant quelles lois naturelles, par quelles conditions spéciales, un cerveau humain possède la faculté de transmettre à un autre cerveau — et de recevoir de lui — une pensée formulée, une sensation éprouvée?

» Si un homme avait dit, il y a seulement quelques années, qu'on parviendrait à expédier une dépêche sans le secours d'aucun fil, les haussements d'épaules auraient été nombreux. Et cependant!...

» Quand on constate les progrès incessants de la science humaine, on peut parfaitement envisager comme possible la découverte qui permettra de transmettre la pensée au moyen d'ondes, semblables aux ondes hertziennes, mais se dégageant du corps humain. »

Il ne me restait plus qu'à demander à M. Maurice Donnay ce qu'il pense des évocations et apparitions d'esprit.

— Je ne crois pas aux revenants, me répondit-il. Je sais bien que des gens dignes de foi affirment avoir constaté ces phénomènes. Je ne suspecte nullement leur témoignage, mais je ne crois pas à la réalité de ces manifestations.

» D'ailleurs, je dois vous confesser que je ne m'en suis jamais occupé. Je n'ai jamais cherché à voir ni tables tournantes, ni apparitions de fantômes. Je ne connais donc pas suffisamment la question pour donner sur elle une opinion reposant sur une base solide. Tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est qu'à mon sens les personnes qui prétendent avoir aperçu des fantômes se sont abusées.

» Comme j'ai cru voir un ange, elles ont cru voir un spectre. Ce doit être un effet de la suggestion...

» Pour résumer, si je ne crois pas à l'existence de faits merveilleux, je sais qu'il est des faits qui surprennent encore, mais que la science les expliquera un jour. Mais, bien entendu, ce n'est là qu'un avis... »

En me reconduisant, mon aimable interlocuteur me fait une recommandation :

» Surtout, dites bien que si je ne crois pas aux choses surnaturelles, je ne me moque en aucune façon de ceux qui ont la foi. Je blâme, bien au contraire, les stupides athées et j'entends par là — car il est des athées de grande intelligence — ceux qui trouvent plaisant et spirituel de tourner en ridicule les croyances des autres. »

GEORGES MEUNIER.

LE PROBLÈME DE L'AVIATION

résolu par les sciences psychiques

A propos de la lettre que M. J. D. avait adressée à notre Directeur en réponse à son article sur « Le problème de l'aviation résolu par les Sciences Psychiques », M. G. de Fontenay nous prie d'insérer la communication suivante :

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire avec intérêt l'article de M. J. D. paru dans le dernier numéro de l'*Echo*. Voulez-vous me permettre, non pas de discuter les théories de l'auteur sur l'origine et la nature des forces qui interviennent dans la lévitation des médiums (cela, c'est de la métaphysique, et tant que nous ne connaîtrons pas mieux ce qu'est une force, dans son essence, nous pourrons écrire sur de tels sujets un nombre illimité de colonnes), mais de protester dans cette revue (qui est surtout un recueil de faits) contre la hardiesse d'affirmation de votre correspondant, précisément en matière de faits. Cela, c'est dangereux, parce qu'un petit phénomène pèse plus que trois grosses hypothèses. Or, M. J. D. nous conte une chose bien étrange, que voici, textuellement :

« Quand un pigeon adulte veut monter du sol sur « un perchoir, il arrive souvent qu'il ne bat pas des « ailes ; il ne saute pas non plus, il monte simple- « ment et n'use de ses ailes et de sa queue que pour « prendre l'équilibre sur le perchoir. Il se transporte « au moyen de sa faculté ascensionnelle. »

Je pense que M. J. D. a été tout simplement illusionné quand il a cru observer une telle faculté. Pour s'élever sans faire usage de ses ailes, le pigeon *saute* et saute bel et bien. M. J. D. pourra s'en convaincre en disposant au-dessous du perchoir de ses volatiles une bascule de Quinteur suffisamment sensible d'où partiraient les oiseaux. Il constatera qu'au moment de son essor (à ailes fermées, bien entendu) un pigeon taré 250 grammes, je suppose, pèse, pendant un instant, plus de 250 grammes ; autrement dit *prend appui, s'élance*, et ne *lévite* en aucune façon.

S'il lévitait réellement et s'il possédait cette *faculté ascensionnelle* que lui prête si généreusement votre correspondant, on se demanderait pourquoi seuls la posséderaient les oiseaux dont les jambes sont conformées pour le saut : moineaux, bergeronnettes, etc.., tous ceux dont Victor Hugo a dit :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes,

tandis que des oiseaux de beaucoup plus haut vol (les martinets, par exemple, et un grand nombre d'oiseaux de proie) en seraient dépourvus au point de ne

pouvoir s'envoler quand ils sont placés à terre en un endroit plat.

C'est tout simplement qu'ayant les jambes trop courtes pour le poids de leur corps et l'envergure de leurs ailes *ils ne peuvent sauter assez haut* pour déployer efficacement celle-ci.

Et pour en rester aux observations journalières sans quitter la basse-cour, vous verrez les poules se jucher légèrement sur un mur bas sans presque ouvrir leurs ailes, tandis qu'oies et canards à courtes pattes, mais à vol beaucoup plus puissant (quand ils veulent bien voler) seront incapables d'imiter une telle gymnastique.

Je le répète, il n'y a rien là que l'on puisse attribuer à je ne sais quelle mystérieuse faculté ascensionnelle. Ne mêlons pas ensemble des questions si différentes. Nous finirions par toutes les embrouiller.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

GUILLAUME DE FONTENAY.

COMMENT FURENT INVENTÉS les Canons Krupp

Un journal allemand raconte la curieuse anecdote suivante :

M. Krupp, le célèbre métallurgiste, mort récemment, voyageait un jour en chemin de fer avec l'impératrice Victoria d'Allemagne, mère de Guillaume II.

Quelques-unes des dames présentes parlèrent des sciences occultes et de la vie secrète de l'âme pendant le sommeil.

« Je suis sûre, dit l'impératrice, que vous, homme pratique par excellence, vous devez sourire en entendant de pareils propos et désirer même les contredire. Je vous en prie, ne vous gênez pas ; je serai heureuse de vous entendre discuter cette question.

— Je crains de tromper l'attente de Votre Majesté, répondit M. Krupp, attendu que mon père était un fervent de l'occultisme.

« Ainsi, il a souvent raconté à sa famille et à ses amis, qu'il découvrit la formule définitive de nos canons pendant son sommeil, dans une voiture de chemin de fer.

« Il s'était profondément assoupi après avoir en vain essayé de résoudre le problème. Son crayon et son carnet de notes étaient restés sur le coussin, à côté de lui.

« Quand il s'éveilla, quelques heures après, il fut stupéfait de trouver plusieurs pages du carnet, blanches, auparavant, couvertes de chiffres. C'étaient des problèmes où il trouva la solution de la formule qui l'avait tant préoccupé.

« Son cerveau enfiévré avait fonctionné pendant son sommeil somnambulique et, à son insu, sa main avait noté les calculs avec une exactitude qui n'a jamais cessé d'être pour lui un objet d'étonnement. »

Société Universelle d'études Psychiques

Séance du 16 février.

La séance est ouverte à 9 heures par M. le Dr Joire, président. Vingt-quatre membres sont présents et six sont excusés. Le président fait part à la Société de la décision de M. le Dr Kocher, de résigner ses fonctions de secrétaire général pour raison d'occupations trop nombreuses. Cette démission est accceptée et des remerciements sont proposés et votés à M. le Dr Kocher pour son dévouement à la Société; de plus, il est nommé vice-président. Egalement, M. Grizier, trésorier, est relevé de ses fonctions, sur sa demande, et M. Laurent, proposé, est nommé en remplacement. Sont ensuite nommés membres : MM. les Drs Esmonnet, Coze, de Langenhagen, Drouet, Rabier, et MM. Facque, Vogt et Mmes Josselme et Piet. M. le Dr Rabier, proposé comme secrétaire général, est élu.

Ces questions administratives réglées, M. le Président entretient l'assemblée du sujet à l'ordre du jour : « Les maisons hantées ». Il commence par établir la ressemblance existant entre les phénomènes constatés dans ces maisons et les phénomènes médiumniques, tels que raps, coups frappés, mouvements, déplacements d'objets venant de l'intérieur ou du dehors, matérialisations. Cependant, ce parallélisme n'est pas absolu, il existe certaines différences, c'est ainsi que, dans les maisons hantéss, ces phénomènes sont essentiellement incohérents, la violence et la brutalité sont la règle, ce qui n'existe pas avec les médiums.

Il donne alors certains conseils et règles pour l'observation des phénomènes se manifestant dans les maisons hantées, et pour cela il distingue si l'on est appelé après que les phénomènes ont cessé, ou bien si on arrive alors qu'ils se produisent. Dans le premier cas, la première chose à faire, dit-il, est une enquête, et, à ce propos, il divise les témoins en trois catégories. Ceux qui n'ont rien vu et ont seulement entendu dire, ceux qui ont vu et enfin ceux qui ont pris part aux phénomènes. L'enquête faite auprès des personnes, il faut procéder à celle des lieux et des choses, constater les traces, examiner les empreintes, chercher si l'explication ne peut être attribuée à des causes banales. Ceci fait, il est alors nécessaire de procéder à un examen psychique et aussi médical des personnes présentes aux phénomènes. Il faudra aussi s'enquérir si une de ces personnes n'est pas disparue; la rechercher. Enfin, il sera bon, pour terminer, de

tranquilliser les propriétaires sur les causes et les suites des phénomènes qui les ont troublés.

Si maintenant, au contraire, dit-il, on est appelé alors que les phénomènes battent leur plein, ce qu'il faut tout d'abord, c'est constater soi-même les faits; pour cela il conseille l'usage de la petite lampe électrique de poche; il préconise aussi la photographie au magnésium et certains moyens comme d'attacher les meubles, de se créer des points de repaire. Bien préciser l'heure.

Alors reprendre l'enquête et l'examen comme il a été déjà dit. Cette force qui s'est ainsi manifestée, que l'on a constatée, il faut alors l'étudier, apprécier son siège, sa force, constater sa direction et son intensité par rapport à certaines personnes. Ceci fait par expérience et élimination, arriver à préciser la personne à surveiller, cela sans qu'elle s'en doute. Le médium dépisté, l'éloigner, mais ne pas le perdre de vue.

Après cette conférence remarquable, surtout par sa clarté et sa précision, et qu'accueillent de chaleureux applaudissements, la discussion s'engage.

M. de Venne demande qu'en cas de manifestation de maison hantée, un groupe d'expérimentateurs soit désigné parmi les membres de la société pour procéder aux enquêtes.

M. le Dr Allain apprécie cette proposition. Mais une difficulté surgit, celle du déplacement presque impossible des membres de cette Commission. On propose alors de faire appel aux médiums du lieu ou encore à un groupe d'études psychiques voisin s'il en existe.

M. le Président propose de nommer déjà la Commission pour Paris et les environs. Sont nommés : M. le Dr Allain, chef de groupe; membres: MM. Naudet, Chambrette et le Dr Demouchy.

M. Naudet appelle l'attention de la Société sur la relation existant entre les phénomènes médiumniques et l'état de santé actuel, ou de formation physiologique du sujet, surtout lorsqu'il s'agit de femmes.

M. le Président répond que déjà ce rapport a été traité dans les *Annales des sciences psychiques*, où il est question de cordes, de violons se brisant, de pendules arrêtées, etc...

M. le Dr Demouchy dénonce son groupe comme incomplet; plusieurs membres présents s'y inscrivent.

M. le Président lit alors deux rapports typiques sur des maisons hantées de Beuvry et de Douai, deux jeunes servantes de quinze et dix-sept ans semblent ici avoir suscité les phénomènes.

M. le Dr des Chesnais rend la réponse relative au local des séances. L'Hôtel des Sociétés Savantes demande, pour une pièce, 400 francs par an. Après discussion, il est convenu que l'on cherchera à nouveau un local.

A ce moment, personne ne demandant plus la parole et l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire général,
Dr PAUL RABIER.

LE MERVEILLEUX
DANS
les Souvenirs d'Antoine Gaudon

Antoine Gaudon, nous révèle *Larousse*, naquit en 1823 et mourut en 1864 ; sans Larousse bien peu de gens le sauraient aujourd'hui. Il se rengagea pour sauver un frère dans l'embarras ; et après son second congé, il donna au bazar Bonne-Nouvelle des représentations de somnambulisme. Peu après, il imprima à Lyon *La seconde vue dévoilée* ; c'est grâce à un système de mnémotechnie, inventé par lui, qu'il gagna une fortune aux Etats-Unis, avec un *médium*. Ses *Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique*, ses romans, les *Trente-deux duels de Jean Gigon*, le *Grand Godard*, ont plu par leur franche allure, mais sont inconnus des lecteurs d'aujourd'hui. S'il faut en croire le *Figaro*, Gaudon aurait eu réellement la seconde vue, et le jour où il quitta la table de Dinochau, il aurait réclamé sa note en disant : « Je veux que toutes mes affaires soient liquidées pour le 10 novembre. » Or, ce jour même, il mourut d'une paralysie subite du cerveau.

Le merveilleux ne tient pourtant pas une très grande place dans les livres d'Antoine Gaudon. C'est seulement dans les *Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique* que j'ai pu glaner quelques faits intéressants pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

Il y est longuement parlé du brigadier Flageolet, qui paraissait voué au nombre 22 comme Henri IV au nombre 14. En 1822, une de ses belles-sœurs prit le n° 22 à une loterie et lui promit une montre si elle gagnait : le tirage eut lieu le 27 septembre, et cette personne gagna une montre en or. Le 22 septembre 1830, Flageolet s'engagea : son numéro matricule fut 22 ; et dans deux autres régiments, il eut des matricules dont le total des chiffres forme ce numéro. Il s'embarqua le 22 janvier 1847, pour revenir en France le 22 juillet de la même année; il alla en Amérique le 22 mars 1851 et arriva à New-York le 22 avril. En 1833, il rêva que le n° 22 sortirait le 1er au tirage de la loterie de la Ville de Paris : son frère l'empêcha de mettre 500 francs sur son numéro fatidique, qui en effet sortit le premier; il regretta toujours d'avoir ainsi manqué de gagner 137.500 francs. Il gagna un jour 3.600 francs en mettant 20 francs à la roulette sur le n° 22. Il prêta un jour 25 francs à un camarade en lui recommandant de les mettre sur ce numéro, et lui fit gagner ainsi une somme rondelette dont le besoin était pressant.

En spiritualiste convaincu, Gaudon admet que les pressentiments s'expliquent par « l'exaltation du sens

divin dont nous sommes tous animés dès notre naissance », et constate que la soif, la fatigue, la privation de nourriture prédisposent aux rêves qui semblent avoir duré des années. Le brave soldat rêva qu'il chargeait les Arabes, que trois drapeaux immenses flottaient devant lui, mais que son cheval refusa d'avancer. Le lendemain, il eut le même rêve. Six semaines plus tard, dans un combat, il entrevit les trois étendards, qui furent enlevés par des chasseurs d'un autre escadron.

Comme Gaudon était parfaitement éveillé, et entendait résonner les fers des chevaux sur le pavé d'une écurie, il eut une curieuse hallucination. « Au milieu de mes réflexions, dit-il, me voilà subitement transporté dans la chambre occupée par M. Leu'ion de Thorigny, chambre que je n'avais jamais vue... Plusieurs personnes se trouvaient autour de la couche du malade et parmi elles un des capitaines adjudants-majors du régiment, surnommé *Vert-de-Gris* par les lanciers. Tout à coup le lieutenant-colonel fait un mouvement, il ouvre la bouche, et rend le dernier soupir. Le capitaine *Vert-de-Gris* tire sa montre et dit à voix basse : — Il est neuf heures trente-cinq minutes. »

« Et pendant cette scène funèbre, j'entendais toujours le bruit occasionné par les chevaux. »

Tout le régiment connut l'histoire de la vision, de sorte que le colonel Guys dit au voyant : « Tâchez donc de rêver que je suis nommé général de brigade ! »

Le même raconte une histoire qu'il tient d'un officier de marine très distingué. Un matelot, nommé Smith, étant tombé à la mer, reparut tout ruisselant au milieu de ses camarades et dit qu'un homme, assis à ses côtés sur la crête des vagues, l'avait pris par la main et ramené sur le pont. Ce matelot prétendait voir son sauveur, qui restait invisible pour tout l'équipage. Un jour, il refusa de mettre la barre à tribord, en disant : « Il ne veut pas ! » Un abordage nocturne fut ainsi évité d'une manière providentielle.

Gaudon rapporte aussi qu'un de ses camarades, qui était marié, dont la femme se trouvait à Paris, vit en fumant, à Toulon, une lettre fermée s'interposer entre ses yeux et une brochure qu'il tenait ; il put lire l'adresse :

A Monsieur X..., Hôtel de l'Europe à Marseille

Le soldat ferma les yeux puis les rouvrit : la lettre avait disparu. Après quelques instants, il reprit sa lecture : la lettre reparut, mais ouverte, et il put lire : « Mon cher neveu, j'ai la douleur de vous annoncer que votre femme est à... ». La phrase s'arrêtait là !... Il courut de Toulon à Marseille, trouva à l'hôtel de l'Europe une lettre venue de Paris, et il tomba évanoui après avoir lu les premières lignes : Mon cher neveu, j'ai la douleur de vous annoncer que votre femme est à l'article de la mort... »

Ce même chasseur d'Afrique regardait comme un avertissement une chute de cabriolet qu'il fit à la porte même de l'église, la veille du jour de son mariage. TIMOTHÉE.

ÇA ET LA

Une conférence sur Miller.

La conférence contradictoire sur les séances Miller, organisée par la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, a eu lieu, comme nous l'avions annoncé, le dimanche 17 février, à l'hôtel des Sociétés savantes.

On s'entassait littéralement dans la grande salle. MM. Gabriel Delanne et les docteurs Chazarain et Moutin ont pris successivement la parole, au milieu d'un auditoire très attentif et très sympathique. Les conférenciers, d'ailleurs, se sont bornés à établir l'authenticité des faits, sans chercher à les interpréter par une doctrine quelconque.

Gaston Mery, aperçu dans la salle, fut courtoisement invité à prendre place sur l'estrade. M. Delanne lui donna même la parole. Notre directeur prononça quelques mots que l'auditoire voulut bien accueillir par des applaudissements.

Le magnétisme à distance.

« Pourquoi, ne parlez-vous jamais, nous disait l'autre jour Mme Renault, des cures que je fais à l'aide du papier magnétisé ?

— Parce que nous ne croyons guère à l'efficacité des soins à distance, répondîmes-nous très franchement.

— Et si je vous donnais des preuves ?

— Impartialement, nous les publierions, mais l'explication que nous en donnerions serait sans doute différente de la vôtre.

— Qu'importe la cause, si le résultat est bon ! Vous voulez une preuve de guérison ? En voici une :

« Une des lectrices de l'*Echo*, notre cliente, habitait la Côte-d'Or, où son mari était instituteur. La femme était croyante, lui absolument sceptique. Il tomba malade gravement d'albuminerie et de rhumatismes cardiaques. Aucun remède ne lui apportait de soulagement ; il ne dormait plus tant ses souffrances étaient intolérables. Dans les cas désespérés, les sceptiques deviennent croyants. C'est ce qu'il advint. La femme de M. X..., lui ayant parlé du papier que magnétise mon sujet en transe, sous l'influence d'un esprit ou entité, comme il vous plaira, il consentit à essayer ce singulier remède.

« Chaque jour j'envoyai du papier que je venais de faire magnétiser.

« Un mieux sensible se manifesta dans l'état du malade ; mais celui-ci, tout en continuant sa cure, se refusait à en reconnaître les effets.

« Un jour, très occupée, je n'envoyai pas le papier. Le lendemain, une dépêche le réclamait avec insistance, disant que le malade n'avait pu dormir.

« Depuis ce jour, il eut la foi, et aujourd'hui il est complètement guéri.

« En voici la preuve.... »

Et Mme Renault, triomphante, nous montre une lettre de remercîments qui est aussi une attestation de guérison de l'ex-malade.

Pour nous, nous croyons que cette cure *merveilleuse* tient beaucoup plus de la suggestion, que du magnétisme, mais quelle que soit la cause, comme le résultat est bon, nous le publions.

L'Avenir et la Cartomancie.

Peut-on vraiment connaître l'avenir ? Telle est la question que me posent sans cesse les lecteurs de l'*Echo*, et toutes les personnes qui savent que je m'occupe de Merveilleux.

Je réponds invariablement :

« C'est difficile, très difficile, et cependant nombreux sont les faits qu'en toute sincérité, je puis donner comme affirmation. »

En voici un récent, dont je fus l'impartial témoin.

Une de mes amies, Mme B..., plutôt sceptique, me demanda de bien vouloir l'accompagner un soir, chez une cartomancienne. Elle me laissait le choix, mettant comme seule condition que la devineresse demeurât dans son voisinage, et que la consultation ne coûtât ni un louis, ni même un demi-louis.

Je conduisis Mme B... chez Mme Etex, avec laquelle j'étais en excellentes relations de par l'*Echo*, mais dont je n'avais jamais expérimenté la science divinatoire.

Mme Etex est une modeste, et là où tant d'autres me proposent orgueilleusement de me donner des preuves de leur savoir, elle, au contraire, s'était plutôt dérobée à mes tentatives.

« Grâce à mon amie, je forçai la porte de son cabinet, et j'assistai à la consultation.

Le jeu de Mme Etex est très rapide ; et au bout de dix minutes, mon amie avait entendu les prédictions suivantes : « Votre frère va avoir de très grands ennuis au sujet d'une femme qu'il aime. Il voudra épouser cette femme ; mais au dernier moment celle-ci se dérobera pour partir avec un rival.

« Vous allez avoir, sans doute, un changement de situation, qui vous conduira à l'étranger.

« Quant au grand désir que vous avez d'être maman... il se changera bientôt en espoir. Je vois pour vous une maternité prochaine... Vous aurez un fils. »

En quittant Mme Etex, ni mon amie, ni moi ne savions que penser de ces prédictions : les cartes ayant très peu parlé sur le passé, qui, pour l'instant, eût été notre seul moyen de contrôle.

Ceci se passait au mois de juin de l'année dernière.

Je partis aux bains de mer, au mois d'août. A la visite d'adieu, je demandai à mon amie :

« Eh bien, et la sorcière ?

— Rien, me répondit-elle. Rien sur toute la ligne ! »

Et elle eut un beau rire de moquerie.

... Quand je la revis, en octobre, son attitude avait changé.

« Oh ! votre sorcière, me dit-elle tout de suite, elle m'épouvante presque, tant ses prédictions se réalisent.

« Mon frère a eu tous les ennuis d'amour que Mme Etex avait prédits. On a offert à mon mari un poste au Caire. Nous avons refusé à cause de ma famille et aussi... parce que j'ai l'espoir d'avoir, l'année prochaine, le fils prédit par la cartomancienne. »

J'ai voulu faire ce récit *véridique* en réponse aux sceptiques qui doutent que l'on puisse prédire l'avenir.

Mme Louis Maurecy.

A TRAVERS LES REVUES

UN FAIT REMARQUABLE DE CLAIRVOYANCE RACONTÉ PAR UN HOMME POLITIQUE AMÉRICAIN.

Lorsque Karl Schurz mourut à New-York, au mois de mai dernier, la presse américaine s'occupa d'autant plus de lui, que l'attention publique était, en ce moment, tournée vers ce personnage remarquable à cause de l'autobiographie qu'il était en train de publier dans le *McClure' Magazine*. Dans cet ouvrage, Schurz a retracé avec beaucoup de sincérité les événements de son existence aventureuse. Né à Liblar (Allemagne), en 1829, il participa à la Révolution de 1848 et dut s'exiler. Un an après, il se rapatria pour contribuer à la fuite de son ami, le professeur Kindel, de la forteresse de Spandau. Il se rendit en Amérique en 1852 et ne tarda pas à se distinguer parmi les membres du parti républicain, nouvellement formé. Lincoln l'envoya ministre à Madrid, charge qu'il ne garda qu'un an pour retourner aux Etats-Unis en qualité de brigadier général. C'est avec cette charge qu'il se distingua dans la guerre de Sécession. Il s'adonna ensuite au journalisme et fut élu sénateur pour le Missouri et nommé ensuite secrétaire pour l'intérieur sous Hayer.

Ces quelques traits rapides suffiront à montrer quel personnage considérable était cet Allemand, devenu l'un des meilleurs Américains. Voici, maintenant, un passage intéressant de ses *Mémoires* :

« Il me faut parler ici d'un fait qui m'a beaucoup étonné en ce temps. Strodtmann m'avait fait faire la connaissance d'un peintre de marines appelé Melbye, de nationalité danoise. Il était beaucoup plus âgé que nous, un artiste de grande valeur, qui causait fort agréablement de son art et d'autres sujets. Il s'intéressait beaucoup à la clairvoyance et nous dit connaître une clairvoyante dont il nous raconta des merveilles. Il nous demanda à plusieurs reprises de l'accompagner à la « séance » pour nous convaincre de ses étonnantes facultés. On fixa enfin un soir à cet effet ; mais il arriva que je reçus sur ces entrefaites une invitation de Kinkel et je me décidai à m'y rendre sans délai. Quand je fis mes malles, Strodtmann se trouvait dans ma chambre et manifesta le regret que je ne pusse assister à la séance du soir. Il s'en alla, pour revenir dans ma chambre un peu plus tard et m'accompagner à la gare du chemin de fer.

« Pendant ce temps, la pensée me vint que j'avais un moyen de mettre à l'essai les pouvoirs du clairvoyant. Je me coupai une mèche de cheveux, que j'enveloppai dans un morceau de papier et enfermai aussitôt dans une enveloppe cachetée. Je déchirai ensuite un petit bout d'une lettre que je venais de recevoir, le matin même, du général hongrois Klapka ; j'entourai aussi ce bout de lettre d'un papier et je l'enfermai dans une enveloppe, cachetée comme la première. Je remis ces deux enveloppes à Strodtmann pour qu'il les plaçât dans les mains de la clairvoyante, afin qu'elle donnât une description de l'aspect, du caractère, de l'existence passée, des endroits habités successivement par la personne dont venaient ces objets. Après cela, je partis pour Londres.

« Quelques jours après, je reçus de Strodtmann le compte rendu de la séance. Il y était dit que la clairvoyante avait pris l'une de ces enveloppes entre les mains et avait dit

qu'elle contenait des cheveux d'un jeune homme. Elle décrivit exactement mon aspect, ajoutant que j'avais acquis de la notoriété par une entreprise hardie. Elle donna ensuite une description de mon caractère, de mes inclinations, de mes facultés mentales — description dont je fus grandement surpris. Non seulement je me reconnaissais dans les traits principaux de la description, mais j'y trouvais même certaines remarques qui me semblaient me dévoiler des côtés inconnus de mon être. Il nous arrive parfois, quand nous nous efforçons de jeter un regard à l'intérieur de nous-mêmes, que nous trouvons dans nos impulsions, dans nos sentiments, dans notre manière de penser, quelque chose de contradictoire, d'énigmatique, que l'examen de conscience le plus sincère ne suffit pas toujours à tirer au clair. Et maintenant, il me venait des indications de la clairvoyante des jets de lumière qui résolvaient pour moi plusieurs de ces contradictions et de ces énigmes. Je reçus, pour ainsi dire, une révélation au sujet de l'intérieur de moi-même, une analyse psychologique dont je ne pouvais m'empêcher de reconnaître l'exactitude.

« Ce que la clairvoyante déclara au sujet de l'autre enveloppe, contenant quelques mots de l'écriture de Klapka, n'était pas moins étonnant. Elle décrivit celui qui avait écrit la lettre comme un bel homme à la barbe noire et les yeux étincelants, qui avait gouverné jadis une ville pleine d'hommes armés et assiégée par les ennemis. La description de sa personne, de son passé, de son caractère, était exacte, pour ce que j'en savais; mais lorsque la clairvoyante ajouta que cet homme se trouvait alors, non pas à Paris, mais dans une autre ville où il s'était rendu pour visiter une personne qui lui était chère, je pensai que c'était là une erreur. Quelques jours après, je retournai à Paris; j'y étais à peine arrivé que je rencontrais le général Klapka dans la rue. Je lui demandai aussitôt s'il n'avait pas quitté Paris depuis qu'il m'avait écrit sa dernière lettre, et je ne fus pas peu étonné en apprenant qu'il avait été, quelques jours avant, à Bruxelles, où il s'était arrêté un peu moins d'une semaine; un ami intime de Klapka m'apprit ensuite que la « personne chère » qu'il avait été voir dans cette ville était une dame qu'il devait épouser. Les déclarations de la clairvoyante étaient donc exactes en tout point.

« Cette aventure m'intrigua fort. Plus je me demandais si la clairvoyante pouvait avoir été informée du contenu de mes enveloppes, ou si elle avait pu en voir le contenu, plus je devenais sûr de l'impossibilité de la chose. Strodtmann, lui-même, ignorait ce que j'avais placé dans les enveloppes. Il n'avait pas la moindre connaissance de la lettre que Klapka m'avait écrite. Il m'assura, depuis, avoir placé les enveloppes dans les mains de la clairvoyante, l'une après l'autre, exactement dans le même état qu'il les avait reçues de moi, sans les avoir confiées auparavant à qui que ce soit et sans dire à personne au monde de qui elles venaient; je puis compter absolument sur l'honnêteté de cet ami. Mais alors même que — chose inadmissible pour moi — quelque collusion aurait eu lieu entre lui et la clairvoyante, ou s'il avait laissé échapper, sans le vouloir, quelques indications sur les personnes dont venaient les enveloppes, tout cela n'aurait pas suffi à résoudre l'énigme, comment la clairvoyante avait pu décrire mon caractère, mes inclinations, mes impulsions, mes qualités mentales plus nettement, plus exactement et avec plus de sagacité qu'auraient pu le faire Strodtmann et Melbye eux-mêmes. En effet, Melbye ne me connaissait que superficiellement. Dans les quelques conversations que nous avons eues ensemble, c'est presque toujours lui qui avait parlé; parmi les excellentes qualités de Strodtmann, il n'avait pas la faculté de pénétrer au fond de l'âme humaine. En deux mots, je ne pouvais trouver dans tout cet incident la moindre raison pour soupçonner d'avoir été joué.

« Une question se pose : ne s'agissait-il pas d'une force qui agissait en dehors de l'activité ordinaire des sens, que nous pouvons observer dans ses effets et que nous pouvons peut-être mettre en action, mais que nous ne pouvons pas définir dans sa vraie essence ou dans les éléments qui la constituent? Plus tard, dans ma vie, il m'est arrivé de pouvoir observer d'autres faits semblables, dont j'ai l'intention de parler au moment opportun. »

(*Banner of Light.*)

LES LIVRES

Animisme et Spiritisme, par Aksakof, conseiller d'Etat de S. M. l'empereur de Russie, 1 vol. 700 pages; prix : 20 francs.

Le titre que porte la vaste compilation d'Aksakof correspond exactement à la composition de l'ouvrage. L'Animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, tandis que le Spiritisme proprement dit comprend les phénomènes où l'intervention des influences de l'au-delà semble évidente.

Les quatre premières éditions, quoique tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, étant complètement épuisées, la Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, vient d'en faire paraître une cinquième. Les trésors scientifiques qui sont contenus dans cet excellent ouvrage en font presque une relique pour ceux qui le possèdent. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille, s'intéresse enfin au Spiritisme.

Le Magnétisme humain, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne, considérés au point de vue théorique et pratique, par le Dr Moutin. Un volume in-16, de 477 pages. Prix, 3 fr. 50. — Librairie académique, Perrin, Paris.

Le Dr Moutin n'est pas seulement l'un des hommes qui, aujourd'hui, connaissent le mieux la science de l'hypnotisme et du magnétisme animal; il est encore l'un de ceux qui ont, par leurs travaux personnels, contribué le plus utilement au progrès de cette science; et mainte de ses découvertes, maint procédé pratique de son invention, sont désormais admis dans l'Europe entière. Aussi le livre qu'il vient de publier nous apporte-t-il un témoignage infiniment précieux sur l'état présent de questions dont il n'y a plus personne qui puisse contester sérieusement le très vif intérêt scientifique et philosophique.

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.